

Les Cahiers de l'Atelier - N°5
Février 1997

❖ **A propos d'Emmanuel MOUNIER (1905-1950)** ❖

« Dans les époques dangereuses se lèvent les hommes audacieux. Ils prennent le risque de scruter notre nuit et ne s'éclairent pas à la grosse lanterne familière que leur tendent les opinions reçues, les systèmes de pensée en usage, les exclusives de partis qui se couvrent du manteau emprunté de la vérité absolue. Audacieux, toujours menacés par le faux-pas au bord des abîmes, ils veulent être vigilants. Parce qu'ils veillent, ils sont exigeants : le temps où ils vivent, le milieu qui les a nourris, ne leur semblent jamais purs de reproches. Ils cultivent en eux une telle sensibilité au péril qu'ils ne peuvent se croire en repos ni laisser en repos leurs contemporains. »

« Emmanuel Mounier fut un de ces hommes. Quand il mourut en 1950, à l'âge de 45 ans, personne n'aurait pu lui refuser la vertu de présence. Sa vie avait été courte mais il l'avait consumée à prendre sa part des drames politiques, des controverses sociales et culturelles, des inquiétudes religieuses, qui donnent au demi-siècle son allure de champ de bataille. Son histoire se confond avec l'histoire des hommes. »

C'est par ces mots, extraits d'un ouvrage de Lucien GUISSARD¹, que nous clôturons notre "atelier" du 5 février dernier. Quatorze mois plus tôt, c'était aussi,

notamment, à la pensée d'Emmanuel MOUNIER que nous nous référons en présentant notre Atelier de l'Humanisme².

Décembre 1996 : c'est encore en référence à cette haute figure du personnalisme que les Etudiants Sociaux Chrétiens (ESC) de Louvain-la-Neuve lançaient leur propre mouvement. Le "Cercle E. MOUNIER" était né³. Il était naturel que le "Cercle" et "L'Atelier" s'associent pour organiser la manifestation du 18 mars, autour de la philosophie d'Emmanuel MOUNIER.

L'Atelier.

¹ "Emmanuel MOUNIER", par Lucien GUISSARD, Coll. "Classiques du XXe siècle, Editions Universitaires, Paris, 1966.

² Voir "Les Cahiers de l'Atelier - N°1", Déc. 1995, & son annexe "Notice de présentation", Oct. 1995.

³ Contacts ESC: François GOFFINET (081/31.04.73), Edwin PUTTAERT (010/45.80.19) ou Xavier BEGUIN (010/40.17.01).

❖ **Invitation à la prochaine manifestation de l'Atelier** ❖

Mardi 18 mars 1997

A 20 H 15

Auditoire Socrate 242 - Faculté de Psychologie

Place du Cardinal Mercier (parking Grand Place) Louvain-la-Neuve

**Atelier-débat
Emmanuel MOUNIER
et le Personnalisme**

en collaboration avec le Cercle E. MOUNIER (ESC)

Conférence du 5 février 1997 de M. Rudolf REZSOHAZY (*)

“Aux racines de l’humanisme européen :
émergence de valeurs communes à travers l’histoire de l’Europe”

(*) Professeur émérite à l’Université catholique de Louvain

Introduction¹

Il existe plusieurs manières d'aborder le passé.

En scrutant l'histoire de l'Europe, nous pouvons d'abord adopter la démarche de l'historien et découvrir l'ensemble des événements et des acteurs tels qu'ils sont présentés dans des livres savants.

A côté de cette histoire aussi complète que possible, étant donné les sources disponibles, il existe une autre histoire : l'héritage vivant, c'est-à-dire nos comportements, nos valeurs, nos institutions, nos coutumes, etc., qui ont été façonnés par les générations successives du passé et que nous avons repris, souvent sans le savoir. Lorsque nous ouvrons un menu dans un restaurant quelconque dans tel ou tel pays européen, la liste des plats (et l'ordre dans lequel les propositions se suivent) est l'oeuvre du passé et des influences qui se sont exercées entre les cultures, tout comme nos goûts alimentaires ont été formés par le temps.

Une troisième lecture de l'histoire se fait à travers la "mémoire collective". Il s'agit ici du souvenir qu'un peuple a retenu de ses expériences ou appris de son passé. Cette mémoire collective est alimentée aussi bien par l'enseignement de l'école que par le cinéma, les commémorations, les chansons patriotiques, les événements marquants, etc. Souvent, elle s'exprime par des stéréotypes ou des récits de contemporains (tout ce qui est véhiculé, par exemple, de la guerre, des "golden sixties", de la révolte des jeunes en mai 68, etc.).

Dans cet exposé, je m'intéresserai à une quatrième lecture de l'histoire. Je me soucie de la formation de l'identité européenne et je voudrais localiser dans le passé la naissance des valeurs devenues communes et qui fondent cette identité. Je présenterai donc une histoire partielle et partielle, parce que je ne retiens que les acquis positifs. Ainsi, à propos de la Réforme, je ne mentionnerai pas ce qu'on pourrait considérer comme négatif, à savoir les guerres de religion, mais l'apport positif, l'apprentissage de la tolérance reconnue, à la longue, comme une valeur.

Je vous soumettrai vingt-cinq valeurs (ou groupes de valeurs) qui me semblent caractériser la civilisation européenne. Le choix comprend sa part de subjectivité et doit, par conséquent, être soumis à une discussion.

Des valeurs incorporées

1. Notre civilisation est, incontestablement, judéo-chrétienne. Elle doit à la tradition juive et plus encore à l'enseignement de Jésus, des notions aussi fondamentales que celles d'un Dieu unique et personnel, de salut, de personne (digne, irremplaçable, sauvée), d'amour, de justice, de fraternité (tous les hommes sont les enfants d'un même Père)... Il est clair que l'Europe n'est plus institutionnellement chrétienne et que sa population se répartit entre plusieurs orientations philosophiques et religieuses. Mais les valeurs clés du christianisme se sont incorporées à l'héritage européen et sont partagées au-delà des divisions. Je pense qu'à ce titre leur enseignement dans tous les programmes scolaires est hautement recommandable. Sans connaître la culture chrétienne, il n'est même pas possible d'être un touriste intelligent. Si vous visitez une église baroque, si possible aux sons de la musique de l'époque, vous n'y

comprenez rien sans être informé de la Réforme et de la Contre-Réforme, sans savoir ce qu'est la Sainte-Trinité ou la doctrine catholique de l'Eucharistie...

2. Nous devons aux Grecs notre attitude à l'égard du monde. Ils étaient les premiers à s'interroger, à poser les grandes questions philosophiques et à donner naissance à la pensée scientifique. Grâce à eux, notre civilisation est marquée pour toujours par l'esprit prométhéen : l'univers est un lieu à découvrir, à maîtriser, à dominer (et non pas une force inconnue et indéchiffrable à laquelle il faut se soumettre ou qu'il faut amadouer en implorant les dieux).

3. Nous devons encore à l'Antiquité, et surtout aux Romains, l'exemple de leurs constructions politiques et juridiques. J'insiste plus particulièrement sur l'idée de droit que les Romains nous ont inculquée et qui nous a influencés jusqu'à nos jours.

4. C'est au Moyen-Age que l'héritage chrétien a revêtu la forme sous laquelle il nous a été transmis. Je me suis souvent demandé ce qui se serait passé si les apôtres s'étaient orientés vers l'Est, au lieu d'aller à Athènes et à Rome. Sans doute, l'essentiel du message du Christ aurait été communiqué dans son originalité. Mais il est hautement probable que le christianisme, au contact de l'Inde ou de la Chine, aurait emprunté un vêtement culturel spécifique. Confronté à la Grèce, il a été imprégné par la mentalité hellénique et les exigences de celle-ci de tout examiner à la lumière de questions pertinentes.

C'est ainsi que s'est imposée la nécessité de concilier foi et raison, de rendre le credo raisonnable, les penseurs du Moyen-Age entreprennent la tâche monumentale d'exprimer la foi dans un langage rigoureux, en empruntant à Aristote ou à Platon les notions et les outils de la réflexion.

Cet effort nous a valu un autre héritage qui est communément partagé : nous estimons que toute pensée, tout projet, toute initiative doivent être contrôlés par la raison. Celle-ci est appréciée, nous nous y fions.

Voies de l'Occident

5. 1054 est la date officielle de la cassure religieuse entre Rome et Byzance. Date fatidique, car désormais les destins de l'Occident et de l'Orient se séparent et les frontières de cette Europe dont je parle ici, se fixent pour longtemps. Les terres marquées par l'orthodoxie subiront le césaro-papisme, l'Eglise et l'Etat ne seront pas séparés, elles ne connaîtront ni la Renaissance, ni l'autonomisation de l'individu, ni la Réforme, ni les "Lumières", ni l'éclosion de la démocratie...

6. Le chemin suivi par l'Occident connaîtra la naissance des villes et de la bourgeoisie. Notre civilisation sera désormais citadine. Le mot français "bourgeois" (à l'origine, "habitant d'un bourg") ne définit pas aussi bien le personnage que le mot allemand "Bürger" ou le mot espagnol "cuidadano" : il s'agit non seulement d'un artisan ou d'un commerçant qui veut être indépendant, mais aussi d'un citoyen qui valorise l'autonomie de sa personne.

7. Il n'est donc point étonnant que les villes nous offrent les prémices de la démocratie. Il n'est pas encore question de libertés positives (comme la liberté de parole ou la liberté religieuse), mais de franchises (ne plus devoir subir telle ou telle contrainte), de constitutions, mais de chartes qui énumèrent une série de conquêtes

¹ Les sous-titres ont été insérés par la rédaction des "Cahiers".

ponctuelles (ne pas être arrêté arbitrairement, ne pas payer d'impôt sans l'avoir voté, etc.).

8. En même temps, les premières universités voient le jour. Voici des lieux d'exercice de la raison. Elles nourrissent des valeurs nouvelles : la force de l'intelligence, le prestige de l'instruction, l'importance du savoir.

9. Le Moyen Age connaît aussi une remarquable évolution technologique (l'esprit prométhéen est à l'oeuvre !) : pensons seulement aux différents instruments optiques, à l'horloge, bientôt l'imprimerie... Derrière ces progrès se cache la figure de l'artisan, son idéal de l'ouvrage bien fait, son souci de la ponctualité. Deux valeurs majeures s'enracinent peu à peu : la maîtrise du temps et la sacralisation du travail.

10. Lors des XV-XVIe siècles, notre "stock" de valeurs continue à s'enrichir. Les voyages de découverte changent radicalement les dimensions de notre monde. Nous entrons en contact avec d'autres cultures, nous sommes mis en présence d'Autrui et nous constatons avec surprise que des êtres humains peuvent témoigner de sentiments nobles sans avoir reçu les lumières du christianisme (le "bon sauvage" et l'idée de la bonté naturelle de l'homme). Il sera désormais plus difficile de tout juger à l'échelle de son clocher. Une nouvelle vision s'impose progressivement : les choses d'ici-bas sont relatives. Et le relativisme entre dans le bagage culturel de l'Europe.

Voies plurielles

11. Du point de vue de la "production des valeurs", la Renaissance se signale principalement par l'émergence, voire parfois la glorification, de l'individu. Au Moyen Age, tout comme dans la plupart des civilisations, l'individu tire sa raison d'être, son statut, son identification, des communautés (famille, lignage, village, ethnie) qui l'environnent. Il s'émancipe petit à petit. Il se définit par ce qu'il est en lui-même, par ses particularités, par ses performances, par son oeuvre.

12. Comme je l'ai mentionné au début, je ne retiens pas de la Réforme la nouvelle scission de la chrétienté et les conflits sanglants qui l'ont suivie. Tout en soulignant le rôle d'un Luther ou d'un Calvin, pour mon propos, c'est Erasme qui est intéressant, en tant qu'héritier de la tolérance. Le monde de l'unanimité religieux s'achève, le pluralisme s'annonce. Une société où des croyances et des opinions différentes, voire opposées, sont simultanément présentes, ne peut durablement survivre sans un minimum de tolérance. Au départ, l'arrangement de la coexistence des contraires fut boiteux : "cuius regio, eius religio". Mais avec l'évolution des esprits, le pluralisme fut non seulement subi, mais considéré comme opportunité d'enrichissement mutuel, et la tolérance devint une vertu prônée.

13. A la même époque, notre régime économique se transforme. Le capitalisme commercial domine les transactions financières, le mouvement des marchandises. Les Jacques Coeur, les Fugger sont des figures qui s'imposent. L'esprit d'entreprise se déploie. Il est source de richesses, de pouvoir et de prestige. Il insuffle à notre civilisation son dynamisme, pousse à son expansion, lui assure la supériorité matérielle et finit par lui offrir la conquête coloniale.

14. On peut affirmer qu'au XVIIe siècle la victoire de la science devient irrévocable. Nous avons vu son éveil rapide en Grèce, nous avons vu les conquêtes de la raison au Moyen Age. Maintenant, une véritable révolution s'opère par l'accumulation des observations, l'expérimentation d'hypothèses novatrices, la formulation de lois et leur démonstration, les progrès des mathématiques, l'énoncé de nouvelles démarches méthodologiques. La science s'émancipe de la philosophie et des doctrines héritées de l'Antiquité.

Cette évolution produit deux conséquences intéressantes pour mon propos. D'abord, la séparation de la foi et de la science. Après d'âpres luttes, il est de plus en plus admis dans les milieux

chrétiens que la foi et la science ont des objets différents, représentent deux démarches différentes et qu'elles ne sont pas réductibles l'une à l'autre. Ici encore, nous sommes en présence d'un trait de notre civilisation que nous ne rencontrons pas ailleurs. L'autre évolution touche à la généralisation de l'esprit critique enfanté par la science. Notre mentalité devient positive et nous aimons vérifier ce que nous voyons ou ce qu'on nous rapporte.

Chemin du progrès

15. Les avancées de la science engendrent aussi l'idée de progrès. Auparavant, seulement deux visions de l'histoire furent élaborées par l'humanité : l'une cyclique (le temps se déroule par périodes de montée, d'apogée et de déclin ; il est un éternel recommencement), l'autre nostalgique (tout commence par un paradis, un âge d'or, et débouche sur la vallée des larmes). Avec l'accumulation des découvertes scientifiques et géographiques, l'élargissement des horizons intellectuels, une économie en expansion, des penseurs commencent à se demander si l'histoire ne prend pas une orientation définitive, celle du progrès, c'est-à-dire une montée linéaire et ininterrompue de l'humanité. Cet espoir devient une doctrine largement partagée à la fin du XVIIIe siècle, et, au XIXe siècle, un mythe de notre civilisation. Cette valorisation du progrès a connu des crises, notamment au lendemain de la Première et de la Seconde Guerres mondiales, mais elle continue à prévaloir. Arrêter le progrès serait une idée intolérable : notre produit national doit croître, le chômage doit diminuer, il faut trouver le remède au cancer et au sida, il faut maîtriser les différentes sources d'énergie... (toujours le rêve prométhéen).

16. L'apparition du machinisme lance la première révolution industrielle (suivie par d'autres jusqu'à nos jours). Le héros nouveau que nous vénérons désormais est l'inventeur. Dans le sillage des transformations matérielles qui seront dorénavant notre lot, de nouvelles valeurs s'affirment et se répandent : l'admiration pour la technologie, l'aspiration au bien-être, l'attraction de la consommation. Il faudra attendre plus d'un siècle avant que nous n'entrons dans la "société de consommation", mais les valeurs qui stimulent la marche dans cette direction existent depuis belle lurette.

17. Nous devons retourner au XVIIIe siècle pour localiser d'autres valeurs que nous avons fini par adopter. Elles sont principalement véhiculées par l'idéologie des Lumières. Je pense d'abord à la liberté, cette fois non plus des simples franchises, mais des facultés positives, systématiquement énoncées, permettant des choix dans tous les domaines de la vie. Je pense aussi au libre examen ou encore au droit au bonheur et à l'épanouissement personnel, qui connaîtront une si grande fortune dans les années 1960...

18. Les bouleversements politiques qui parachèvent cette fermentation intellectuelle (comme les révolutions américaine et française) consacrent le travail préparatoire. Les droits de l'homme sont solennellement énoncés : en vertu de leur nature d'homme (droit naturel), les êtres humains détiennent des droits inaliénables et inviolables qui précèdent en validité toute construction politique et sociale.

Les bases de la démocratie moderne sont jetées ; tout pouvoir doit émaner de la souveraineté populaire ; l'égalité juridique doit être la règle, etc. Tous ces principes ne se réalisent pas du jour au lendemain et la lutte pour le suffrage universel ou le droit de vote des femmes traverse tout le XIXe siècle et une bonne partie du XXe.

19. Je voudrais souligner ici une autre initiative qui a suscité de longs combats : la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'opération s'est finalement avérée bénéfique aux deux parties et son résultat est entré dans le patrimoine commun des Européens, chrétiens y compris.

20. Le XIXe siècle est aussi l'ère du capitalisme triomphant. Une fois de plus, je ne scrute pas les faiblesses ou les échecs, mais la

contribution à l'édification de notre culture. Je souligne trois caractéristiques qui se sont imposées et auxquelles la grande majorité des Européens tiennent fermement : le concept de propriété privée ("ma" maison, "mon" auto, "mes" affaires...) ; le marché comme lieu de régulation de l'offre et de la demande ; la compétition (à modérer sans doute pour en corriger les excès) comme mécanisme qui permet aux meilleurs d'émerger.

Valeurs en contrepoint

21. Les protestations qui se sont élevées contre les abus du capitalisme ont non seulement conduit à des réformes sociales, mais les mouvements ouvriers et le socialisme, en général, ont également enrichi notre système de valeurs par la promotion de la solidarité et de l'égalité, entendue comme un impératif d'assurer à chaque citoyen des conditions similaires pour se lancer dans la vie et devant les grands choix de l'existence.

22. Les Etats nationaux sont largement l'oeuvre du XIXe siècle et leur naissance douloureuse a laissé un souvenir de conflits et de guerres. Mais ce que la postérité en a retenu de positif est le "droit des peuples à disposer d'eux-mêmes". Aussi bien le vaste mouvement de décolonisation que le retour à l'existence souveraine de certains pays européens, se sont réalisés sous les auspices de ce principe.

Les excès du nationalisme ont eu une autre conséquence heureuse : l'adhésion de plus en plus ferme à la valeur de la paix. Pendant mille ans, il passait pour normal qu'un différend entre deux peuples européens, par exemple les Français et les Allemands, fût vidé par la guerre. Aujourd'hui, pareille issue paraît unimaginable.

23. Après la Deuxième Guerre mondiale, nos institutions économiques et sociales ont continué à se modifier. La principale nouveauté dans ce domaine est l'apparition du "Welfare State". Celui-ci a pu être critiqué par le néolibéralisme, son idée est néanmoins profondément ancrée dans la conscience publique. Elle consiste à affirmer que les membres d'une société ne peuvent pas être abandonnés au revers du sort (comme le chômage, la maladie, les accidents, etc.), mais que la communauté leur doit une protection particulière et doit réparer les dégâts subis. Il s'agit là de l'incarnation moderne de valeurs comme la dignité des personnes, l'équité, la solidarité.

24. Ce sont encore ces cinquante dernières années qui ont corrigé les inégalités subsistant entre femmes et hommes. L'émancipation féminine touche à son but et chacun de nous peut être témoin des changements survenus non seulement dans les législations, mais aussi dans les mentalités.

25. Je n'ai pas encore mentionné une des valeurs centrales de notre société, la famille. La raison en est qu'il n'est pas possible de localiser sa naissance à une date précise. L'institution de la famille traverse toute notre histoire. Elle varie, change de forme, mais elle ne cesse jamais d'être tenue pour un des fondements de la communauté. Il en est ainsi même à des époques de crise, comme de nos jours. Malgré la fragilité plus grande des unions, toutes les enquêtes sont unanimes pour dire que la réussite de leur couple et la venue d'un ou des enfants, font partie des aspirations les plus profondes de nos contemporains.

Valeurs : quelle garantie ?

Pour interpréter correctement ce qui précède, je voudrais, en guide de conclusion, faire encore quelques remarques complémentaires.

Les différentes valeurs ont été exposées isolément, dans un ordre chronologique, sans tenir compte de leur importance les unes par rapport aux autres. Il faut cependant insister sur le fait que les valeurs d'un individu ou d'une société s'organisent toujours en système où chaque valeur confère sa signification aux autres et que ce système

s'organise hiérarchiquement : certaines valeurs sont plus importantes que d'autres. Si nous pouvons penser légitimement que les différentes valeurs énumérées reçoivent l'adhésion de la plupart des Européens, ceux-ci se distinguent aussi les uns des autres par la manière dont ils aménagent leurs systèmes de valeurs. Il est évident que les catholiques assignent à telle ou telle valeur une autre place que les incroyants et il en est de même pour les patrons et les ouvriers, pour les socialistes et les libéraux ou pour les citoyens de divers pays.

La présentation des valeurs dans l'ordre chronologique de leur apparition donne l'impression qu'il y a eu dans l'histoire une évolution inéluctable. Cette impression est produite par la lecture rétrospective des faits. En réalité, quand nous considérons ceux-ci dans le déroulement concret des événements, nous découvrons la complexité des situations, les va-et-vient des destinées, les montées et les rechutes. L'histoire n'apparaît plus alors comme une fatalité ou un destin écrit à l'avance, mais comme la somme des décisions que les hommes ont prises dans leurs interactions conflictuelles ou pacifiques.

Une autre illusion pourrait s'insinuer dans l'esprit du lecteur en liant l'émergence d'une valeur à une date précise. Il est vrai que j'ai situé chaque valeur sur un point de la ligne du temps. Mais il s'agit chaque fois d'un début, suivi souvent de combats, d'une diffusion lente, avant qu'on puisse diagnostiquer une généralisation.

Je voudrais poser une dernière question : peut-on considérer les valeurs adoptées par les Européens, comme des acquis définitifs ? Je propose une double réponse.

Premièrement, il ne faut pas oublier qu'une valeur c'est aussi un idéal qui peut être démenti par les comportements. Ainsi, par exemple, nous pouvons valoriser l'esprit critique et il peut arriver que, dans une circonstance donnée, nous soyons crédules et victimes de la séduction d'un discours politique ou d'une publicité. Ou encore, nous pouvons valoriser fortement la famille alors que le taux de divorce augmente dans notre société.

Deuxièmement, il serait extrêmement téméraire d'affirmer qu'une valeur soit à l'abri d'une crise, voire de l'abandon. C'est la raison pour laquelle les valeurs auxquelles nous sommes attachés doivent être nourries, transmises par l'éducation, pour être ancrées dans les consciences. Il n'y a pas d'autre garantie contre leur déclin.

*
* *

Le débat entre l'intervenant et l'assistance permet d'approfondir quelques uns des thèmes abordés, notamment celui du "temps" : le temps vécu dans l'optique d'un "progrès" constant de l'humanité, placé sous les auspices du rêve prométhéen de l'Occident. La perception de ce temps linéaire ne devrait-elle pas cependant renouer avec la dimension eschatologique, celle de l'avènement d'un monde nouveau ? Cette dimension - messianique ? -, héritage du judaïsme, ne remettrait-elle pas à leur juste place les contingences du temps présent ?

Ce débat fut aussi l'occasion de préciser l'articulation de l'éthique et des valeurs. Les valeurs, bien que partagées, peuvent différer par leur contenu, selon l'éthique qui les fonde. Car, c'est bien l'éthique qui fonde les valeurs et non les valeurs qui constituent l'éthique.

L'éthique personaliste traduit une philosophie de l'homme concret, différente des philosophies idéalistes (entre autres : Descartes, Kant, Hegel, ...) et bien entendu matérialistes. Mais la "concrétude de l'humain" est marquée, dans le personalisme, par la transcendance. La transcendance par rapport à soi : « *Je est un autre* » (Rimbaud). La transcendance de l'autre homme : « *Tu ou plutôt 'Il'* » (Lévinas) est l'*Autre*. Et pour les croyants, la transcendance d'un *Autre* qui se laisse

« venir à l'idée » (Lévinas encore), sans s'imposer, en se révélant dans le « face à Face » des hommes.

Enfin, comme de coutume, le débat s'est clôturé par la présentation de quelques lectures utiles :

- Jean BRUN, « *L'Europe philosophe, 25 siècles de pensée occidentale* », Ed. Stock, 1988-1991 : une excellente introduction à la philosophie, abordée selon une perspective qui nous paraît fort personnaliste.
- Maurice ZUNDEL, « *Croyez-vous en l'homme ?* », Ed. du Cerf, 1996 : une vraie « perle » du personnalisme !
- Emmanuel MOUNIER, « *Le Personnalisme* », Ed. P.U.F., Collection *Que sais-je*, n° 395 : un petit ouvrage de synthèse, très dense sur le fond et sur la forme (petits caractères !).

A signaler aussi ces deux ouvrages :

- Lucien GUISSARD, « *MOUNIER* », Ed. Universitaires, Paris, 1966 ;
- Jean CONILH, « *MOUNIER* », Ed. P.U.F., Paris, 1966.

Lectures utiles en vue de la prochaine activité de l'Atelier ! ↗

Prochaine activité de l'Atelier :

**« Emmanuel MOUNIER »
Mardi 18 MARS 1997**

en collaboration avec
le Cercle E. MOUNIER
E.S.C.

voir annonce à la 1ère page



Renseignements sur l'Atelier :

V. TRIEST, 4 rue de Vismes,
1348 LOUVAIN-LA-NEUVE ☎ 010/45.52.50

B. MANGELINCKX, 22 Cours du Bia Bouquet,
1348 LOUVAIN-LA-NEUVE ☎ 010/45.28.34

D. DUSTIN, 3 rue des Annettes
1348 LOUVAIN-LA-NEUVE ☎ 010/45.04.94

C. LEROY, 42-B rue Haute
1348 LOUVAIN-LA-NEUVE ☎ 010/45.18.34

L'Atelier de l'Humanisme bénéficie
du soutien de l'ARC (Action et
Recherche Culturelles - A.S.B.L.)

Les Cahiers de l'Atelier peuvent être obtenus
auprès des personnes mentionnées ci-dessus.

Déjà parus :

☞ Cahier n°1 : Le personnalisme, humanisme de
demain ? par P. Harmel .

☞ Cahier n°2 : Individualisme ou Solidarité ? par
Ph. Van Parijs ;
& L'homme selon la Bible, par A.
Wénin.

☞ Cahier n°3 : Evangile et politique par P. Ansay.

☞ Cahier n°4 : Nation et Humanisme par A.-P. Frogner.